Document généré le 19 avr. 2024 09:57

Liaison

De visu, in situ

Paul-François Sylvestre

Numéro 64, novembre 1991

Arts visuels

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42490ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Sylvestre, P.-F. (1991). De visu, in situ. *Liaison*, (64), 15–15.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

DOSSIER
ARTS
VISUELS

De visu, in situ

Paul-François Sylvestre

Le dernier et le seul dossier que la revue *Liaison* ait publié sur les arts visuels remonte à 1981.

Pourquoi donc avoir attendu dix ans pour réfléchir de nouveau sur la pratique de cette discipline en Ontario français? Est-ce que les arts visuels souffrent à ce point de visibilité qu'on ne s'y arrête trop rarement? Est-ce que la littérature et le théâtre auraient leurs entrées plus assurées parce que les gens de lettres et les gens de la scène sont encadrés par les infrastructures que sont les maisons d'édition ou les troupes professionnelles? alors que les artistes visuels évoluent, eux, dans une solitude qui les condamne au silence de la presse culturelle?

Ou serait-ce parce qu'il y a cette tendance, en Ontario français, à ne pas faire de lien direct entre langue et arts visuels, entre francophonie et... sculpture, peinture, photographie? Comme si l'artiste visuel crée sans la moindre référence culturelle, «tout nu devant l'Éternel».

Les raisons sont nombreuses et elles situent déjà le sujet dans son contexte. Les arts visuels ne se pratiquent pas comme les arts littéraires ou dramatiques. Et c'est pour cette raison que nous avons voulu aborder notre dossier d'une manière différente. Il ne s'agit pas, ici, de brosser le portrait de certains artsites. Il ne s'agit pas d'examiner la thématique des uns ou la technique des autres. Il ne s'agit pas d'évaluer la production de la dernière décennie. Il s'agit plutôt de jeter un regard global sur la partique des arts visuels en Ontario français pour dégager , au pire, des pistes, au mieux, des tendances.

Le premier texte s'intitule «La part maudite des artistes» et son auteur, l'artiste Pierre Pelletier, puise dans vingt ans de contact professionnel avec les siens pour illustrer à quel point les arts visuels nous permettent d'atteindre *l'espace de vie de nos émotions les plus profondes*. Le deuxième article est un billet écrit par Camille Bouchi qui a interrogé des praticiens d'hier et d'aujourd'hui pour connaître leur rapport plutot problématique avec l'argent. Sujet pénible qui devient pourtant fort intéressant puisque l'auteur aborde la question sous un angle nouveau : c'est le pari de l'unique, le pari de l'originalité, le pari de l'intelligence.

Les pages centrales de notre dossier se veulent le «petit lexique d'une grande discipline». Pierrette Patenaude trace l'histoire des arts visuels en Ontario français en se promenant de A à Z. Suit une réflexion de l'artiste Yves Larocque qui nous propose une grille d'analyse encore inusitée au Canada : le caractère médiologique de la création; cela l'amène à juxtaposer art visuel franco-ontarien et... christianisme. Enfin, pour clore ce survol, Claude Charbonneau a rencontré des ados qui se font déjà mettre en garde contre *la vie pas toujours rose du pauvre artiste pauvre*.

Voilà donc dix-huit pages de témoignages *de visu, in situ*. À lire pour mieux connaître une part de notre histoire.